



Vol. III.—No. 33.

MONTREAL, JEUDI, 15 AOUT, 1872.

ABONNEMENT, \$3 00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

I.

L'avenir de la critique—Nos origines littéraires—Nos monuments historiques—Les chansons populaires et l'art épistolaire—Notre littérature moderne—Le premier groupe littéraire—L'abbé Holmes.

La littérature canadienne est aujourd'hui sortie de l'enfance. Les progrès étonnants qu'elle a faits depuis 1860 assurent son avenir. Les talents littéraires ne se comptent plus : et chaque année en voit naître de nouveaux.

Si nous n'avons pas encore d'écrivains de génie, nous pouvons citer une foule de littérateurs distingués, de plumes habiles à manier l'histoire, la poésie, le roman, la polémique.

La gaucherie, en littérature, n'est plus permise : elle a fait place à l'expérience. On sait maintenant faire un livre ; et surtout on sait être soi-même. Nos auteurs ont appris à voler de leurs propres ailes : ils osent penser par eux-mêmes. Ils n'ont plus besoin d'avoir, comme jadis, un livre de littérature française sous les yeux pour décalquer quelque passage ou retracer une réminiscence avec plus ou moins d'habileté.

On s'est passionné pour notre histoire ; on a fouillé nos admirables annales (les plus riches de l'Amérique) ; on a observé notre peuple, ses mœurs, ses souvenirs ; on a admiré notre nature ; et, tout épris de ces mâles beautés, on les a fait ressortir dans des pages inspirées, on en a tracé des tableaux qui resteront.

D'autre part, le public littéraire s'est formé, et s'agrandit chaque jour. Il est avide de lectures canadiennes, et le temps n'est pas loin où chaque journal sera tenu, comme condition de vie, d'exclure de son rez-de-chaussée la littérature étrangère, et d'y étaler les fleurs écloses sur notre sol. La génération qui vient après nous, nourrie de fortes études, est impatiente de prendre part à ce mouvement intellectuel.

Déjà la littérature, devenue rémunérative, est presque une carrière ; et l'on pourrait citer plus d'un auteur dont les productions ont été dignement rétribuées ; tandis que d'autres ont acquis, en peu d'années, une influence qui leur a ouvert l'entrée de positions honorables. Ce qu'il faut aujourd'hui pour favoriser ce mouvement, pour développer le goût et fortifier la pensée des écrivains, c'est une critique saine et vigoureuse, qui ne craigne pas de porter hardiment le scalpel dans les écrits de nos auteurs, de les analyser froidement et librement, d'en montrer, sans crainte, les défauts à côté des beautés véritables.

Le temps est passé des panégyriques littéraires : ces ménagements, ces critiques à l'eau de rose qui avaient leur utilité, qui étaient même nécessaires il y a quelques années, quand les lettres canadiennes en étaient à leur début, seraient fatales aujourd'hui. Ils n'auraient pour effet que d'endormir nos hommes de lettres dans une fausse sécurité, de les faire reposer sur des lauriers éphémères trop facilement conquis ; tandis qu'une vigoureuse critique qui signalerait bravement leurs faiblesses aussi bien que leurs qualités, stimulerait leur ardeur, épurerait leur goût, élargirait leurs idées, en éclairant le jugement des lecteurs.

Chacun déplore cette absence de critique ; mais personne n'ose entreprendre cette tâche difficile et ingrate. Si quelqu'un hasarde un mot de réserve dans une page d'éloges, il redoute de scandaliser le public. Telle est l'habitude sur ce point, qu'il s'est formé, sans préméditation, parmi ceux qui s'occupent de lettres, une critique d'intimité qui réduit les choses à leurs justes proportions, qui apprécie les hommes et leurs œuvres à leur valeur réelle.

Pourquoi ne pas dire tout haut ce que chacun dit tout bas ? N'est-il pas temps de séparer l'ivraie du bon grain, de distinguer l'or du clinquant ?

Nous avons essayé dernièrement ce genre de critique dans la

biographie d'un étranger, l'historien Parkman ; sous une forme bienveillante, elle contient de dures vérités. Mais nous devons dire à la louange de l'écrivain, qu'il a parfaitement compris notre pensée : il a été le premier à nous applaudir, et à nous remercier de notre franchise.

La littérature américaine, qui date d'hier comme la nôtre, a acquis cette virilité qu'on lui connaît, précisément en donnant à la critique ses coudées franches, en laissant aux juges littéraires le même franc parler qu'ils ont en Europe.

Le temps est venu, croyons-nous, d'agir avec la même liberté, d'apprécier nos écrivains non pas à leur valeur relative mais à leur valeur absolue ; non pas entourés de circonstances qui les étaient pour un temps, mais dans l'isolement de l'avenir, alors que leurs œuvres n'auront pour se soutenir que leurs propres forces.

Nous n'avons pas la prétention de pouvoir réussir dans cette tentative ardue et semée d'écueils ; mais nous aurons posé quelques jalons qui marqueront la direction à suivre. D'autres viendront après nous, qui déblayeront le terrain, et traceront, large et lumineuse, la route de la critique.

II.

L'histoire littéraire du Canada est encore à faire ; et l'on ne saurait trop souhaiter qu'elle s'écrive ; car il y aurait de fort belles choses à dire sur ce sujet encore vierge. La littérature canadienne, qui a germé sur un sol neuf, s'est nourrie d'une sève nouvelle ; elle possède sa vie propre, son caractère particulier, original.

Ce jeune sauvageon, greffé sur le vieil arbre de la littérature française, épanoui au grand soleil d'Amérique, étale déjà plus d'une fleur, plus d'un fruit que la France ne dédaignera pas de cueillir tôt ou tard.

Notre histoire littéraire se divise naturellement en deux parties distinctes ; nos origines littéraires, et notre littérature proprement dite.

Il y aurait une étude aussi curieuse qu'intéressante, à écrire sur nos monuments historiques. La culture intellectuelle des fondateurs de la colonie française a laissé dans l'esprit de nos ancêtres une empreinte qui ne s'est pas effacée, et qui peut être de nouveau mise en relief à l'aide de ce travail.

Au premier rang, figureraient les œuvres de Champlain, qui seraient étudiées au point de vue de l'art, sous l'aspect du style et de la langue, alors que celle-ci subissait sa transformation définitive. Ces œuvres importantes, présentées avec leurs descriptions ébauchées, avec leurs récits naïfs, leurs tournures pittoresques, avec leurs expressions gauloises ou romanes, montreraient ce grand homme, aussi remarquable par ses pensées que par ses actions. A la suite, apparaîtraient les lettres de la Mère de l'Incarnation, exquises de délicatesse et de sentiment, d'un spiritualisme si élevé, viriles comme son caractère et sa vie. Dans les *Relations des Jésuites*, on ferait observer les écrits du père LeJeune, qui renferment ce qu'il y a de plus digne de remarque, au point de vue des lettres, dans cette vaste collection, et qui dénotent un esprit supérieur et un talent d'écrivain. Chacun de ces sujets formerait la matière d'autant de chapitres qui prêteraient à des aperçus nouveaux, à des rapprochements inattendus.

Les chants populaires et l'art épistolaire offriraient ensuite des sources aussi fécondes que faciles à exploiter, pour faire voir la marche des intelligences pendant cette période de notre histoire, durant laquelle l'action avait absorbé la pensée. On connaît déjà nos chansons, sur lesquelles des travaux importants ont été faits.

Il subsiste un bon nombre de mémoires et une foule de lettres inédites, où l'on trouve des indices d'esprits cultivés, d'éducation excellente, d'intelligences et de cœurs élevés.

Il serait même facile de réunir et de publier une collection

de ces lettres, dont plusieurs serviraient de modèles de goût et de naturel. Quelques-unes, écrites par des femmes, sont de petits chefs-d'œuvre de saillies spirituelles, de grâce et de bon ton. L'esprit de la femme française s'y est conservé dans toute sa fraîcheur et sa vivacité.

On observe qu'à cette époque, l'influence des femmes canadiennes fut particulièrement sensible. Durant ces années d'agitation, les hommes n'avaient guère que le temps de tenir l'épée, de guerroyer contre l'Iroquois, ou l'Anglais : les femmes, plus isolées, souvent laissées seules au logis avec leurs enfants, prenaient parfois, mais rarement, la plume pour consigner, dans des lettres, les nouvelles de la famille, quelques détails de vie intime, l'anecdote du jour, etc. Elles confiaient ces missives aux voyageurs qui allaient les porter à un père, à un mari, à une famille lointaine, aux soldats en garnison dans les forts de l'intérieur, ou qui faisaient partie de quelque expédition guerrière. Des fragments de ces correspondances ont été conservés, et dorment aujourd'hui parmi les papiers des anciennes familles. L'exploitation de cette mine inexploree aurait de quoi tenter plus d'un chercheur de trésors, plus d'une plume vaillante.

Enfin un coup-d'œil jeté sur le journalisme compléterait l'histoire de nos origines littéraires.

III.

La littérature canadienne est née avec la liberté. Toutes deux, filles du patriotisme et de la religion, ont eu le même berceau. On dirait que la littérature, à peine éclosée, s'est hâtée d'ouvrir ses ailes et d'essayer ses premiers accents pour chanter la délivrance de la patrie. Ses premières inspirations sont toutes vibrantes d'émotion et d'amour national. Ne serait-ce pas le contact de cette flamme sacrée qui a fait éclore les plus beaux talents que nous ayons eus ?

La première période de notre littérature, qui s'étend de 1840 jusque vers 1860, a eu la rare bonne fortune de produire un penseur comme Etienne Parent, un historien comme Garneau, un poète comme Crémazie. Ces trois écrivains forment, avec l'abbé Ferland, Taché, Chauveau et Gérin-Lajoie, ce qu'on est convenu d'appeler notre premier groupe littéraire.

On n'aurait pas dû oublier d'y ajouter un autre nom, moins connu de la génération actuelle, mais non moins digne de l'être : nous voulons parler de l'abbé Holmes, prêtre du séminaire de Québec, mort en 1852. Américain de naissance doué de talents supérieurs, d'une imagination incandescente, versé dans toutes les connaissances humaines, philosophe, écrivain, orateur, ce prêtre Yankee a apporté ici l'esprit d'entreprise et de progrès qui caractérise sa race. Il a eu, par sa parole, par son activité et par ses écrits, une influence décisive sur les intelligences de son temps. Devançant de loin son époque, il a créé une révolution dans les esprits. Au séminaire de Québec, qui, de tout temps, a été le centre de l'intelligence en Canada, il a réformé entièrement et transformé le système des études classiques. Il a infiltré un sang nouveau dans cette antique institution, et imprimé aux intelligences un ébranlement qui, de là, s'est communiqué aux autres parties du pays.

Orateur puissant, réunissant tous les dons de l'éloquence, doué d'une pensée élevée, d'une imagination toute de feu, d'une voix sympathique, d'une parole vive et colorée, d'un geste savamment étudié, ses discours rassemblaient autour de la chaire de Notre-Dame de Québec, l'élite de la société canadienne. Les conférences qu'il a prêchées en 1848-49, et que venait entendre la ville entière, sont restées dans les souvenirs comme un événement. Publiées en 1850, ces conférences méritent d'être connues davantage, quoiqu'elles ne soient plus que la parole morte de cette âme enflammée ; elles seront l'objet d'une étude spéciale.